

# La Grotte du Diable

L'été était vraiment sec cette année. Il l'avait toujours été, dans ce petit village d'Espagne, perdu au Nord-est de Madrid. Mais cette année, il faisait vraiment plus chaud que d'habitude.

Nous l'avons remarqué dès le lendemain de notre arrivée. Mon frère Laurent, ma sœur Laetitia et moi-même, nous nous sommes, comme toujours, précipités en bas de la colline où était juchée La Riba de Saelices, notre cher village familial. A ses pieds, une petite rivière traînassait lentement, glissait sous le pont pour aller entraîner paresseusement la roue du vieux moulin avant de s'enfuir plus loin, enlaçant les collines avant de finir sa course dans le Tajo. A quelques kilomètres en amont, la rivière passait en contrebas de la Grotte du Diable, qui faisait une partie de la réputation du village pour ses peintures rupestres.

Nous avons pris la route qui contourne la colline pour atteindre son pied à l'opposé du village, là où le pont enjambe la rivière. Puis nous avons emprunté la petite piste, que nous connaissons par cœur, qui descend en pente douce vers la rivière. Nous avons laissé sur notre droite le pont, puis dépassé le petit coin aménagé pour les pique-niques.

Comme à chaque fois, j'ai regardé avec envie cet endroit sympathique, avec sa petite fontaine qui glougloute, ses vieux bancs en pierre usés, et le petit barbecue en béton, noirci par des années d'utilisation. Ce lieu m'avait toujours attiré car c'était là que les adolescents venaient se réunir le soir pour fumer en cachette des cigarettes, et parfois boire un peu d'alcool. Du haut de mes dix ans, cela me paraissait être le summum de la liberté.

La piste continuait sur une centaine de mètre pour déboucher sur la rivière, notre rivière, celle de nos vacances, de nos jeux, de notre enfance. Mais à notre grand malheur, seul un insignifiant petit filet d'eau crapahutait parmi les cailloux de son lit. Nous nous sommes aussitôt lancés dans la construction d'un de nos légendaires barrages. Nous nous y sommes affairé toute la matinée, avec le maximum de sérieux et d'éclaboussures possibles.

La faim a fini par nous déloger de notre lieu de prédilection, et nous sommes remontés avec empressement. Nous avons remonté la route, puis pénétré dans le vieux village. Un petit passage à la grosse fontaine fut obligatoire, pour boire, un peu, et s'asperger d'eau, beaucoup. Le temps pressait, nous avons tout juste pris le temps de faire ce que nous préférions : faire déborder la fontaine.

Celle-ci était constituée d'un massif bac en pierre, plus grand que la baignoire de notre maison. En son centre, un haut réservoir, en pierre également, peint en blanc, se déversait dedans par deux gros tubes de cuivre. L'eau s'évacuait par le fond du

bac pour aller alimenter le lavoir, construit en contrebas. Il n'y avait donc rien de plus facile et de plus amusant pour nous. Nous n'avions obstrué, à l'aide de nos petites mains, les deux bouches. L'eau, ne pouvant plus s'enfuir, s'accumulait jusqu'à atteindre le lourd couvercle et débordait par les interstices. Mais le plus plaisant restait à venir : lorsque nous libérions enfin les tuyaux, la pression faisait jaillir l'eau avec puissance, dépassant largement le rebord du bac et inondant la petite place.

Nous sommes ensuite rentré en courant le long de la rue pentue. Après avoir mangé, nous sommes retournés voir l'état de notre barrage. Celui-ci avait bien tenu le coup, et nous avons pu, avec délectation, jouer avec de l'eau jusqu'aux genoux. Mais la rivière faisait tout de même peine à voir.

La sécheresse se prolongea encore, et quelques jours plus tard, un évènement vint perturber notre quotidien si agréablement réglé. A une centaine de kilomètres de La Riba, un incendie de forêt s'était déclenché la veille. Il commençait à approcher dangereusement, et seulement une trentaine de kilomètres le séparaient maintenant de nous. Les hommes du village se sont alors rassemblés et ont pris la décision d'aller aider les pompiers pour ralentir le feu. Papa, soucieux de protéger la maison construite par son propre père, y est allé aussi.

Ils sont partis en début d'après-midi. Pour la première fois depuis notre arrivée, nous ne sommes pas allé jouer à la rivière. Nous sommes montés tout en haut du village, là où se dressait El Castillo, le vieux pigeonier. Assis à ses pieds, nous dominions la vallée. Nous regardions avec consternation l'épais panache de fumée, sachant pertinemment que Papa s'y trouvait et guerroyait fièrement contre les flammes. Puis nous avons vu, pour la première fois de notre vie, un bombardier d'eau. Ces gros avions passaient au-dessus de nous dans un grondement de moteur, leur carlingue bosselé arborant fièrement l'insigne des sapeurs-pompiers. Mais à notre plus grand regret, nous le l'avons pas vu larguer sa cargaison. De plus, comme l'a si bien exprimé Laetitia, « cet imbécile de pilote allait se ravitailler au loin, alors que nous disposions ici d'une magnifique rivière ! »

La nuit a fini par tomber, et le rougeoiement à l'horizon a remplacé le panache de fumée. Nous avons attendu encore, puis, assez tard, la ligne de phares est apparut au loin, annonçant le retour de Papa. Nous nous sommes précipités à la maison pour l'attendre.

Lorsqu'il est arrivé, nous l'avons pressé de questions pendant tout le repas. Nous avons été impressionnés par son récit, et nous sommes couchés encore très excités, mais aussi affolés, car il devait y retourner le lendemain. Comme nous n'arrivions pas à dormir, nous avons discuté (nous dormions tous les trois dans la même chambre). Je ne sais plus au juste qui a eu l'idée en premier, mais il est rapidement devenu limpide pour nous que la seule façon d'arrêter l'incendie était d'affronter le Diable en personne. Celui-ci devait, on ne peut plus logiquement, habiter dans la Grotte du Diable. Nous avons donc décidé de nous y rendre dès le lendemain.

Nous nous sommes, pour une fois, réveillés tôt, et nous avons préparé en cachette des sandwiches. Nous savions que Maman ne nous aurait pas permis de nous éloigner du village avec l'incendie si proche. Une fois nos affaires prêtes, nous avons laissé un petit mot pour expliquer que nous pique-niquions au bord de la rivière.

Nous avons emprunté le petit chemin sinueux qui menait à la grotte, à cette époque pas encore agrandi et rendu praticable pour les voitures. La caverne se situait à flanc d'une falaise, en haut d'une montée abrupte de cent mètres. Nous l'avons vaillamment escaladé, puis nous sommes arrêtés à l'entrée, à l'ombre de l'avancée rocheuse, pour prendre notre repas.

Ne désirant pas encore attirer l'attention du Diable, nous avons dû nous cacher derrière un amas de pierre. L'endroit était peu confortable, mais il n'était pas encore question d'être repéré par Satan ou un de ses sbires qui ne manqueraient pas de surveiller l'entrée de son antre.

Une fois bien requinqués par ces si bons sandwichs, nous avons sortis nos lampes de poches et nous sommes engagés dans la galerie. C'est seulement après le premier coude, lorsque nous avons perdu de vue l'entrée, et la lumière du jour, que le courage a commencé à refluer. Nous avons bien fait cent mètres de plus avant de décider de stopper notre avancée.

Laurent, de deux ans mon aîné, a pris les choses en main. Nous avons sorti de nos sacs le bois et le papier qui nous avons amené, et il s'est mis en devoir de faire un feu. Celui-ci devint rapidement respectable. Nous avons alors appelé le Diable. Ça n'a pas marché, alors nous l'avons appelé par son prénom : Lucifer. Mais nous n'avons pas obtenu plus de résultat. Laetitia nous a fait remarqué, à juste titre, que nous étions en Espagne. Il fallait donc l'appeler par son nom *Espagnol*. Mais nous l'ignorions. *Lucifero* ne remporta pas de succès, pas plus que *Diablo*.

J'ai alors sorti ce que j'avais amené au cas où. J'avais déjà vu faire cela une fois, et j'en avais gardé un souvenir impressionnant. La salière dans la main droite, je me suis versé une bonne poignée de sel dans le creux de la main gauche, puis l'ai projeté dans le feu.

Celui-ci crépita violemment. Ce fut du plus bel effet. Les flammes se mirent alors à danser de manière caractéristique : le Diable était là. Nous lui avons demandé de faire cesser cet incendie, du ton le plus autoritaire dont nous étions capable, ou plutôt dont Laurent, le plus âgé, était capable.

Les flammes ont de nouveau dansé avec tout le sarcasme qui était de rigueur pour envoyer promener trois enfants.

Nous avons donc abattu notre seconde carte : les cris de Laetitia. Celle-ci n'avait que huit ans, mais Laurent et moi lui pronostiquions déjà une belle carrière de cantatrice, ou d'alarme de voiture. Elle se mit à l'œuvre, et la réverbération des parois de la grotte amplifia le son d'une façon imprévue, nous laissant abasourdie par le choc. Les flammes faiblirent. Nous avons cru avoir réussi, mais les flammes ont repris de leur superbe, et aussi de leur sarcasme.

Nous avons alors tenté notre dernière chance. J'ai pris la gourde précieuse. Nous l'avons rempli, avant de partir, dans le bénitier de l'église du village. Je l'ai versé sur le feu. Elle le fit crépiter de mécontentement, puis de rage. Les flammes disparurent, et les braises jetèrent des soupirs de désespoirs. Pour être sûr, Laurent et moi nous sommes soulagés sur ce qui restait des braises, jusqu'à être bien certain de notre victoire.

Laetitia piétinait et geignait, car elle n'était pas équipée pour participer avec nous à l'extinction complète du feu. Mais au bout d'un quart d'heure, elle a fini par arrêter de bouder. Nous avons ensuite pris le chemin du retour, extraordinairement fier de nous, nous gavant de caramel mou que nous avons bien mérité.

Papa était revenu, déjà. Il nous attendait sur la terrasse, son éternel chapeau de paille sur la tête, se reposant dans un fauteuil au soleil. Il nous annonça que le feu s'était enfin éteint, dans le milieu de l'après-midi. Il était tellement fier de lui que nous n'avons pas rien dit. Il aurait été tellement déçu de savoir qu'il était si simple d'éteindre l'incendie et de n'y avoir pas pensé lui-même.